Presse écrite FRA

théâtre(s)

Famille du média : **Médias spécialisés grand public**

Périodicité : **Trimestrielle**

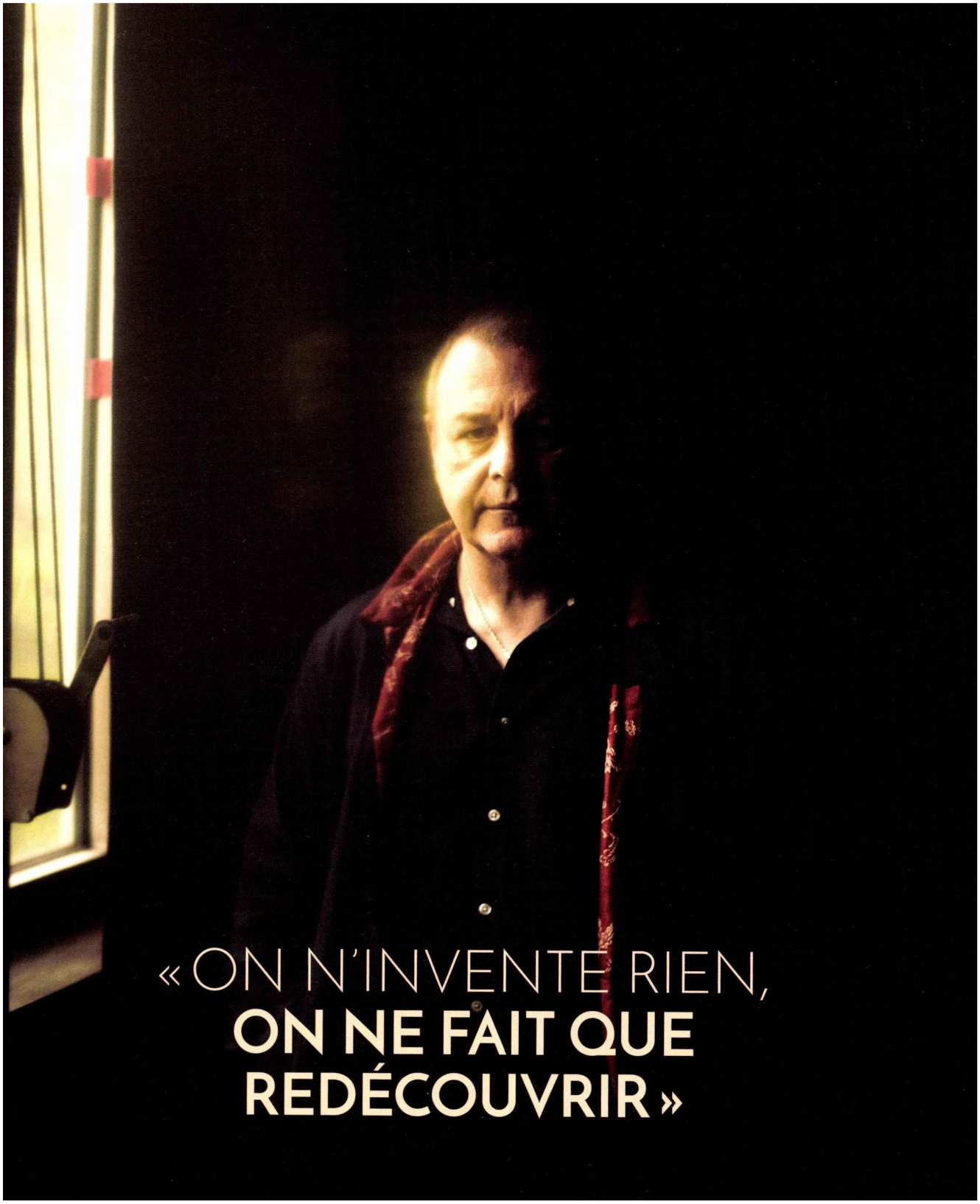
Audience : **79893**

Sujet du média : **Culture/Arts littérature et culture générale**

Edition : **Ete 2022 P.14-19**

Journalistes : **ARNAUD LAPORTE**

Nombre de mots : **2951**



Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

LEVER DE RIDEAU / LE GRAND ENTRETIEN D'ARNAUD LAPORTE

Christophe Rauck

Enfant du Théâtre du Soleil, Christophe Rauck a su le quitter pour construire sa route et mener à bien sa recherche. Alors qu'il va présenter au Festival d'Avignon sa mise en scène de *Richard II* de Shakespeare, il revient sur les valeurs qui le constituent, son rapport aux textes, et la place fondamentale des acteurs et actrices dans son théâtre.

PROPOS RECUEILLIS PAR **ARNAUD LAPORTE**
PHOTOGRAPHIES **JULIEN PEBREL**

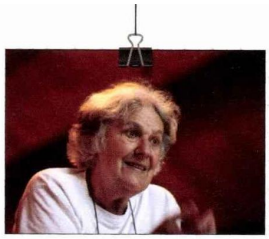
Théâtre(s) : **Vous faites partie de ces metteurs en scène, comme Roméo Castellucci, Guy Cassiers ou Éric Vigner qui ont d'abord suivi des études d'arts plastiques avant de faire du théâtre. Que pensez-vous que cela change dans votre rapport à la mise en scène ?**

Christophe Rauck : C'est vrai que je voulais être sculpteur, étant jeune. Je suis entré à l'école d'art de la Villa Arson, à Nice. J'ai fait une année et je suis parti. Mais ma rencontre avec Ariane Mnouchkine est reliée à cette formation, à ces études. Je me souviens, en stage avec elle, que la première fois où je l'ai entendue dire : « dessine-moi un homme qui dort », j'ai tout de suite eu l'impression qu'elle parlait mon vocabulaire. Il me restait juste à comprendre la grammaire. Et effectivement, au moment où je l'ai comprise, je suis entré au Théâtre du Soleil. Ensuite, je n'avais pas dans l'idée de mettre en scène, mais quand je suis parti du Théâtre du Soleil, j'ai proposé à mes camarades d'utiliser les outils que j'avais compris, des outils de jeu en tant qu'acteur, comme le fait que la direction d'acteurs passait par l'espace. J'ai donc fait une scénographie. La scénographie s'est imposée petit à petit, puis à un moment donné, je n'y arrivais plus, je sentais que j'étais bloqué. Je suis allé voir Roberto Moscoso, qui était l'un des premiers scénographes d'Ariane. Puisque lui-même était peintre, il m'a parlé comme un peintre. Je pense que s'il m'avait parlé comme un scénographe, je n'aurais pas compris. Il m'a parlé par images, et tout d'un coup j'ai vraiment ressenti cette sensation très singulière : une porte s'ouvrait, une clarté arrivait. Je crois que la mise en scène c'est l'endroit de connexion de tout ça. En tant qu'acteur, à un moment donné, il y avait quelque chose qui m'ennuyait. J'ai compris tout d'un coup que cette place à la mise en scène était juste, pour moi.

Théâtre(s) : **Les metteurs en scène que j'ai cités sont souvent leur propre scénographe. Pas vous.**

Christophe Rauck : Je pense que la force du théâtre, c'est que c'est un art collectif. C'est peut-être le dernier art collectif. Je me suis rendu compte que dialoguer avec un scénographe, c'était ce qui m'intéressait.

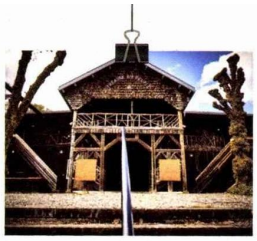
Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.



MICHÈLE LAURENT

LES DÉBUTS

Après des études d'arts plastiques, Christophe Rauck intègre la troupe du Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine en 1991, où il restera quatre années.



D. R.

PREMIÈRE DIRECTION

Il crée sa première compagnie en 1995 avec des comédiens rencontrés lors de ses années au Théâtre du Soleil puis, de 2003 à 2005, il est directeur du Théâtre du Peuple de Bussang.

D. R.

À SAINT-DENIS

Christophe Rauck dirige le TGP-centre dramatique national de Saint-Denis de 2008 à 2013, où il crée notamment *Les Serments indiscrets*, de Marivaux, sacré Grand Prix du Syndicat de la Critique.

Théâtre(s) : **Vous dessinez ?**
Christophe Rauck : Non, je ne dessine plus. Le spectacle est en soi un dessin. Pour moi, c'est de la sculpture, un dessin en trois dimensions. Ce qui m'intéresse vraiment au théâtre c'est cette question du dialogue : avec une œuvre, avec un acteur ou avec des acteurs, avec un public, avec un scénographe, avec un décor. Je pense que la question, enfin la force, l'intérêt de la mise en scène, c'est que l'on est à un endroit où tous ces dialogues, tout d'un coup, interfèrent, et donc on est plus riche de la force et de la qualité du talent des autres.

Théâtre(s) : **Vous avez assisté, tout jeune, à une répétition de *L'Illusion Comique*, mise en scène par Giorgio Strehler. Que s'est-il passé là pour vous ?**
Christophe Rauck : J'ai senti une magie. J'ai senti la différence entre vivre et exister. Si je vis le théâtre, c'est parce qu'il me permet d'exister.

Théâtre(s) : **Les années du Théâtre du Soleil inscrivent aussi en vous la dimension du théâtre comme service public, une dimension que vous avez mise en pratique dans les théâtres que vous avez dirigés. Qu'est-ce qui est essentiel pour vous dans la fonction de directeur de théâtre ?**
Christophe Rauck : C'est de savoir qu'on n'est pas chez soi mais qu'on est chez les autres, donc on se doit d'être respectueux de ce public qui vient chez lui regarder ce qu'on lui propose.

Théâtre(s) : **Il s'agit aussi de comprendre le lieu où l'on est : on est à Bussang, à Saint-Denis, à Lille, aujourd'hui à Nanterre... Comment comprend-on où l'on est ?**
Christophe Rauck : Cela fait partie de la singularité des histoires de ces lieux. Avant tout, ce qui me plaît au théâtre c'est la question du récit. Et les lieux nous imposent des choses, de par leurs histoires. Ils mettent en place une géographie. On n'est pas le même quand on est au bord de la mer ou quand on est au fin fond d'une montagne ou d'une forêt. Je me souviens qu'au Théâtre du Peuple, à Bussang, je cherchais véritablement des pièces qui pouvaient correspondre à la fois à ce lieu et à ce public. Je n'aurais jamais monté *Le Dragon* d'Evgueni Schwartz par exemple si ça n'avait pas été à Bussang. Et certainement pas *Le Revizor*.
Après, au Théâtre Gérard Philipe (TGP) de Saint-Denis, le projet était beaucoup plus contemporain, au départ. Nous cherchions du public parce que le théâtre était très « éloigné » de sa ville. Et je me suis rendu compte, suite à l'invitation pour *Mary Stuart* qu'avait monté Stuart Seide, et des opéras que j'avais faits, qu'en fait, les gens avaient vraiment besoin de s'abreuver à ce grand arbre du savoir, qui est constitué de ces grands textes de répertoire. Jamais je n'aurais monté *Les Serments Indiscrets*, de Marivaux, ni *Phèdre* de Racine, si j'avais pas été à Saint Denis et s'il n'y avait pas eu cette relation avec un territoire, son théâtre.
À Lille c'est différent parce qu'on était dans un endroit central. La scène est très grande et elle est très anonyme. Je me suis dit que l'on pouvait travailler différemment, et imposer des œuvres plus contemporaines, peut-être un peu plus difficiles.
On avait un peu plus de possibilités de programmer dans cette ligne car il y a beaucoup d'autres lieux artistiques et culturels dans l'agglomération.

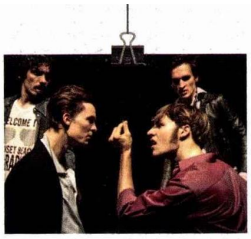
Théâtre(s) : **Vous êtes arrivé depuis plus d'un an maintenant aux Amandiers, à Nanterre, avec la particularité d'être pour l'instant hors-les-murs. Comment avez-vous pris la mesure de cette ville, de ce lieu, de cette histoire, en écho aux théâtres que vous avez dirigés ?**

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

D. R.

À LILLE

En 2014, il est nommé directeur du Théâtre du Nord et de son école. Il y met notamment en scène deux textes de Sara Stridsberg *La Faculté des rêves* [NOTRE PHOTO] et *Dissection d'une chute de neige*.



D. R.

TRANSMISSION

Invité au Festival d'Avignon 2018 avec les jeunes acteurs sortant de la Promotion 5 de l'École du Nord, Christophe Rauck y présente *Le Pays lointain (Un Arrangement)* d'après Jean-Luc Lagarce.

Christophe Rauck : Je sais pas comment dire mais il y a une musique qui arrive, à un moment. Je voulais vraiment que les gens puissent voir les deux spectacles adaptés de Sara Stridsberg : *Dissection d'une chute de neige* et *La Faculté des rêves*. Cela me semblait important pour plusieurs raisons : à la fois pour les thèmes et aussi pour une autrice qui permet à deux grandes actrices de pouvoir s'exprimer avec cette dimension qu'elle propose. Parce qu'il faut bien le dire, les rôles d'hommes sont extrêmement larges alors que les rôles de femmes, même dans les beaux rôles, restent beaucoup plus restreints. Je me souviens que quand j'ai décidé de monter *les Serments Indiscrets* ou quand j'ai monté *Dissection d'une chute de neige*, on m'a dit « c'est une très mauvaise pièce » ou qu'elle avait un problème de dramaturgie. C'est assez « drôle » qu'à chaque fois qu'il y a un grand rôle féminin, les gens ont toujours l'impression qu'il y a un problème dans la pièce. Que ce soit à l'époque de Marivaux ou aujourd'hui. C'est une réflexion qui m'a amusé et qui m'a poussé à me dire « maintenant il faut absolument qu'on voie ce travail, qu'on découvre cette autrice et ces actrices aussi ». Je ne me sens jamais propriétaire de mon spectacle. Je vois et je comprends ce que je montre. C'est la force du travail : tout d'un coup on se dévoile sans le faire exprès. On se dévoile parce qu'à force de travailler, les choses tombent et puis elles se racontent sans qu'on ait conscience qu'elles vont se raconter comme ça. Je pars du principe que ce sont les grands acteurs qui font les grands metteurs en scène et la puissance d'un acteur augmente aussi l'invention, la relation que le metteur en scène peut avoir avec le spectacle qu'il est en train d'imaginer. Plus que de faire je pense que ce qui me plaît avant tout c'est cette rencontre avec des artistes. Une petite anecdote que je trouve vraiment belle sur Philippe Clévenot : on dit souvent que le texte est sacré, que l'acteur digère le texte, il descend. Lui, quand on lui demandait « comment vous faites pour trouver ce jeu, pour interpréter ces personnages comme vous le faites ? », il disait « je mets le texte par terre, je marche dessus, et j'attends qu'il remonte ». Ça, c'est vraiment une pensée d'artiste, que de tout renverser.

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Théâtre(s) : **Sara Stridsberg, en avertissement de son roman *La Faculté des rêves*, écrit « *Toutes les personnes qui apparaissent doivent apparaître comme fictives, y compris Valerie Solanas* ». Qu'avez-vous fait de cet avertissement ?**
Christophe Rauck : Ça m'a enlevé la question de l'illégitimité. Je ne me suis pas dit qu'on représentait Valérie Solanas, l'icône. Je me suis dit que c'était la sienne qu'on montrait. La question des auteurs est vraiment intéressante, parce qu'elle est fondamentale avec le récit qu'elle ou il propose. Un jour quelqu'un de mon équipe m'a dit « il faut que Sara Stridsberg vienne, qu'on la rencontre ». Je lui ai dit que ce n'était pas très important parce qu'au fond, la relation que je peux avoir avec un auteur est tout aussi fantasmée que celle que je peux avoir avec le thème ou le sujet qu'il ou elle propose.

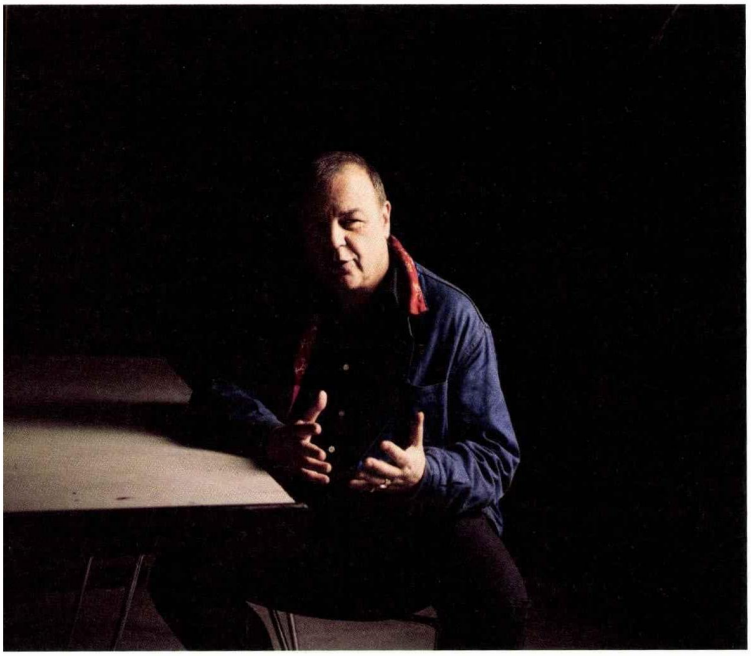
Théâtre(s) : **La place des auteurs contemporains a longtemps été marginale dans votre travail. Il se passe dix ans entre votre première mise en scène et votre premier contemporain, qui est Martin Crimp, en 2006. Ensuite, plusieurs fois Rémi De Vos, Lagarce aussi, maintenant Sara Stridsberg. Ça change quoi de travailler avec des auteurs contemporains ?**
Christophe Rauck : Je pense que je ne serais pas arrivé à monter les auteurs contemporains si je n'avais pas monté les auteurs classiques. Les grands auteurs nous apprennent beaucoup de choses. Ils nous apprennent à utiliser nos outils, ce sont des gens d'expérience qui sont tellement immenses... Ce sont des cathédrales gothiques. Effectivement je me souviens qu'après *Le Cercle de craie caucasien*, de Brecht, on avait monté Shakespeare, *Comme il vous plaira*, et on l'avait totalement raté. Après, au fur et à mesure des différents travaux que j'ai pu faire, j'avais toujours cette pièce qui restait en moi, et petit à petit je comprenais pourquoi je l'avais ratée, et cet échec a été fondamental.

Théâtre(s) : **Vous retrouvez Shakespeare, *Richard II*, pour le Festival d'Avignon. Lucas Samain est crédité une nouvelle fois pour la dramaturgie. En France, la place et le rôle de dramaturge n'est pas une chose très évidente. C'est quoi pour vous ?**
Christophe Rauck : Lucas a été l'un des premiers élèves de la promotion d'auteurs à Lille. Avant ça n'existait pas, et je peux dire que je me suis battu pour que ça continue à exister. Lucas était acteur au départ, et ce qui était intéressant dans cette école, dans cette classe sur 3 ans, c'était de leur faire comprendre cet outil qu'est la dramaturgie. Comment, par la dramaturgie, on peut arriver à faire actionner une histoire, et aller jusqu'à une forme. Lucas avait quelques problèmes avec ça, puis il a fait un stage avec Tiphaine Raffier. Il n'était plus le même quand il est sorti du stage. Elle écrit en mettant en scène, donc tout d'un coup il s'est retrouvé avec les mains dans la machine. Quand il est revenu, il avait écrit une pièce et là, tout d'un coup, c'est comme s'il s'amusait avec la dramaturgie comme on s'amuse avec un Meccano. C'est comme ça qu'il a fait la dramaturgie du *Pays lointain*, l'adaptation de Lagarce. Ensuite, comme je sentais qu'il avait des velléités d'acteur, de metteur en scène, je l'ai pris sur *Départ volontaire* parce qu'il y avait de très bons acteurs : Annie Mercier, Micha Lescot, Virginie Colemyn, David Houri. Des acteurs qui ont de la bouteille, et d'autres, moins âgés. Je voulais voir un peu comment il allait se comporter et il a été formidable. De là est restée cette complicité, ce dialogue qui est à la fois un dialogue de metteur en scène à metteur en scène, mais qui a toujours cette richesse de savoir écrire et de comprendre ce que c'est que ce Meccano qu'est la dramaturgie. On travaille sur les coupes, sur les événements. Donc il est un peu comme une lanterne qui peut m'interroger, et en tout cas me ramener à l'endroit du plan qu'on a mis en place pour partir à l'assaut d'un texte.

« LES GRANDS ACTEU FONT LES GRANDS AUTEURS EN SCENE

Théâtre(s) : **Vous avez monté plusieurs pièces de Shakespeare. Est-ce que ces précédentes mises en scène servent le travail d'aujourd'hui, ou est-ce qu'à chaque fois il faut repartir de zéro ?**
Christophe Rauck : Il faut garder la joie de découvrir pour pouvoir, non pas inventer, mais redécouvrir. C'est un peu compliqué, mais disons que je pense qu'on n'invente rien, on ne fait que redécouvrir. Je pense qu'on approfondit petit à petit, à chaque fois qu'on travaille sur un auteur, même si c'est le même,

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.



et Shakespeare particulièrement, parce que ses œuvres sont monumentales. Je reconnais des choses, je peux reconnaître des sensations et des odeurs, mais je suis absolument sûr de ne pas redécouvrir le même continent. En tout cas, si je redécouvre le même continent, ce ne sera pas par la même côte. D'un autre côté, je ne me dis pas que je vais monter *Richard II* parce que je saurais monter Shakespeare, l'ayant déjà fait. D'autant que *Richard II* c'est quand même un des grands succès et un des grands spectacles du Théâtre du Soleil. Donc jamais je n'aurais pu imaginer monter cette pièce. Quand Micha Lescot me l'a proposé, je n'ai pas pu m'empêcher de le lui dire. Très délicat comme il est, il m'a dit « Non mais Christophe, on va pas le faire » et je me suis dit « tiens c'est marrant, jamais je n'aurais pensé à le mettre en scène, mais s'il me le demande, c'est qu'il doit y avoir quelque chose, à la fois pour lui, mais aussi pour moi ». Après on se raconte aussi plein d'histoires pour trouver du sens à ce qu'on fait.

Théâtre(s): **Dernière question et peut-être la plus vaste : qu'est-ce qui vous est le plus difficile ?**
Christophe Rauck: Je crois que ce sont les premières représentations.

Théâtre(s): **Pourquoi ?**
Christophe Rauck: Parce que c'est le moment où le public va rentrer dans le spectacle, donc il faut faire attention à ce que le public ne casse pas tout, mais il faut pouvoir lui ouvrir la porte pour qu'il puisse rentrer. C'est là qu'on voit si le spectacle est hermétique ou si, tout d'un coup il est perméable. S'il est trop perméable, il explose tout, et s'il ne l'est pas assez, le public se retire et part ailleurs.

Théâtre(s): **Est-ce que c'est le parachèvement de la sculpture ?**
Christophe Rauck: Le théâtre ce n'est pas des personnages, ce n'est que du dialogue. Hamlet n'existe pas s'il n'y a pas Ophélie. Il n'existe pas s'il n'y a pas Laërte, et tous les autres. C'est avec ces différents dialogues que, tout d'un coup, il y a quelqu'un qui naît. Si on oublie le dialogue et qu'on ne pense que « personnages », on ferme tout. Avec le public, c'est pareil. Si on n'est que dans notre bulle, dans notre fiction, on en oublie que le personnage essentiel est celui à qui on s'adresse, et qui va nous permettre de faire avancer l'histoire, puisqu'au bout d'un moment, le public en sait plus que nous. Tout le travail c'est de comprendre la question du suspens pour arriver à ce que, malgré le fait que le public en sache plus que nous, on puisse encore l'étonner.
C'est la grandeur de Shakespeare. D'ailleurs, quand on voit les films américains, les séries – je pense dernièrement à *Succession,* mais pas que – on voit d'où ça vient. Nous, c'est Molière. C'est la maison.
Donc tout d'un coup, la maison ça devient la tête, qui devient le cerveau... On n'est pas sur la même langue, on n'a pas les mêmes accents dans nos langues, et l'accent amène aussi de l'action. On n'est pas dans une même dialectique avec les histoires. Tout ce qui est le monde anglo-saxon est relié très fortement à la question de l'action, du suspens. Qui dit action dit suspens, évidemment, et ça donne des endroits très différents de la façon dont on raconte les histoires, et même dont on vit les histoires, dont on les joue. Les acteurs, d'ailleurs, sont très différents. ◆

A VOIR

Richard II, de Shakespeare, **mise en scène Christophe Rauck. En juillet à Avignon, à la rentrée à Nanterre-Amandiers.**

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.